

XAVIER CARON

Langue aux chats



Xavier Caron

Langue aux chats

© Xavier Caron, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-5584-0

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Catherine,
À Edgard aussi,
À Suzanne, Steffi et Connors bien entendu
Et à tous ceux qui aiment les chats

1.

In a Spin (Steve Roux)

À la tombée de la nuit, le chat profite du crépuscule pour s'approcher de la maison. Quand la porte s'ouvre, il se faufile à l'intérieur et se précipite pour éviter le coup de pied. Il entend râler. Il sait bien qu'il est sur son territoire ; son odeur est partout. Il n'a pas vraiment peur mais se réfugie sous un meuble de la cuisine. Quand il reconnaît enfin le bruit de la voiture qui s'éloigne, il sort de sa cachette et grimpe à l'étage.

Elle est là, sur le lit. Elle est nue. Immobile. Muette. Le chat sait qu'elle l'attend. Il aime son odeur forte. Alors il saute près d'elle, s'approche de son visage et lèche ses larmes sur ses joues. Il sent qu'elle aime ça, il le voit dans son regard. Alors il se blottit contre son ventre, il se serre contre elle pour profiter de sa chaleur. Elle apprécie et n'essaie pas de le chasser. Au contraire, elle tente de se tourner un peu pour lui offrir davantage de contact. Le chat s'endort, tranquille, en ronronnant contre sa peau soyeuse et la respiration de la jeune femme adopte le rythme de l'animal.

Au petit matin, il discerne bien avant elle le bruit du moteur sur le chemin. Il se frotte un peu contre son bras. Il sait qu'elle ne peut pas venir le caresser. Alors il avance jusque sa main et y pose son front. Elle l'ébouriffe avec ses doigts. Il tourne et retourne sa tête dans sa paume. Mais il a peu de temps. Il lui offre un petit miaulement, comme un au revoir, et bondit hors du lit. Il rejoint sa cachette dans la cuisine. La voiture se gare. La portière claque. On entre dans la maison. L'animal court et passe entre les jambes. Il ne craint pas le caillou qui ne l'atteint jamais.

Aujourd'hui le chat reconnaît le son de l'automobile mais il lui semble différent. La voiture arrive plus vite. Ou au contraire plus lentement. Son chauffeur semble plus nerveux. Ou plus serein, l'animal hésite. Au lieu de fuir, il reste dans la maison. Il entend chanter mais la voix est inhabituelle ; plus grave ou plus grinçante, à la fois joyeuse et agacée. L'odeur aussi a changé. Elle est devenue plus forte, plus corsée. Dans les escaliers, les pas sont plus lourds et beaucoup plus lents que d'habitude. Les marches craquent davantage. Et cette chanson qui prend du volume, de l'intensité :

« You've been talking in your sleep

About the people that you meet.
Never once did I realize
All the feelings deep inside ».

Le chat sort de la cuisine, rattrape les pieds qui montent et atteint la chambre le premier. Elle est là, bien sûr. Nue. Offerte. Le parfum âcre de sa sueur, de sa peur remplit la pièce. L'animal perçoit ses frissons, ses tremblements. Il comprend qu'elle aussi s'est rendu compte du changement. En entrant, la voix ne lui parle pas comme les autres jours mais elle continue à chanter, encore plus fort :

« So we're going along playing with time
But I don't want no more of this heartache ».

Comme l'autre ne l'a pas vu ou a choisi de l'ignorer, le chat reste sur le seuil. Il voit le corps massif, brutal, chevaucher son corps à elle, nu, fragile. Il observe les larges mains caresser le visage en pleurs, essuyer les larmes et puis descendre jusqu'au cou. Et ce refrain qui tourne en boucle :

« You got me in a spin.
You got me in a spin, you know.
You got me in your spin, in your spin ».

Elle a tourné son visage vers la porte, vers la sortie. Le chat observe ses yeux ; ses yeux tristes puis suppliants, et puis terrorisés. Autour de son cou, il voit les mains de l'autre serrer jusqu'à blanchir ; ce corps, tellement plus fort, installé sur elle pour empêcher ses pauvres soubresauts ridicules. L'animal regarde le visage de la jeune femme qui rougit. Les veines de son cou, de ses joues, de ses tempes gonflent à éclater. Ses yeux exorbités voudraient crier. Ses poings fermés tirent de toute leur force vaine jusqu'à faire pénétrer les liens de plastique dans la chair. Sa tête affolée s'agite dans tous les sens pour tenter d'échapper à l'étau des mains qui serrent encore.

Le chat devine sa bouche qui essaie de hurler derrière le bâillon. Ses poings maintenant s'ouvrent. Ses doigts s'écartent et se tendent ; effort dérisoire pour happer l'air qui lui manque. Et puis enfin elle abandonne. Ses mains vides retombent sur le lit. Et la voix de l'autre chante toujours, mais plus doucement, presque tendrement :

« I hear what you say, who's wrong
But I just wanna love you.
Why does it seems so strong,

I never want to be without you ».

Elle ne bouge plus. Ses yeux étonnés, tournés vers la porte, ne regardent plus rien. Alors le chat descend les escaliers et quitte la maison.

2.

Il n'y a pas un chat.

C'est elle, il n'y a pas de doute. Je la reconnais facilement avec ses murs de brique rouge. C'est bien ma maison.

Elle n'est pas l'objet principal de cette photographie. C'est le coucher de soleil le sujet. Et puis peut-être aussi la voie ferrée qui file droit vers l'horizon et donne une envie de départ, de voyage vers l'ailleurs de ce soleil couchant. Mais tout de même, ma maison, sur la gauche, a une importance dans cette image. Elle attire le regard. Une bâtisse cossue, solide, bourgeoise qui contraste avec la fuite des rails vers l'inconnu. La maison va rester, inébranlable, tandis que le train emmènera loin les voyageurs qui auront eu la chance ou le courage de monter.

C'est étrange de retrouver ma maison sous cet angle dans cette salle d'attente. Et elle résume assez bien mon état d'esprit actuel. Une maison en brique rouge bien plantée définitivement sur ses fondations. Carrée, immobile, elle regarde les gens partir. Et mon manque de courage.

Je me lève de ma chaise de patiente qui attend et je m'approche de la photo. La fenêtre de la chambre est ouverte et le rideau blanc est tiré. Le cliché a dû être pris un soir d'été. Suis-je dans la chambre derrière ce rideau ? Seule ?

Cette photo me rend triste. Sans doute à cause des gros nuages qui couvrent le soleil. À cause de l'obscurité où est plongée ma maison. Ma vie dans la pénombre de cette image. À cause de...

Quand le médecin vient me chercher, j'hésite. Je lui parle de la photographie ? Je peux lui dire avec un sourire « vous savez, la maison sur cette photo, la maison rouge en brique, c'est la mienne. C'est amusant, non ? ». Mais je me tais. Non, ce n'est pas amusant. Cette image de ma vie me ferait plutôt pleurer. Quand j'avance vers le bureau du médecin, j'ai un peu la tête qui tourne. J'ai du mal à déglutir quand il m'interroge sur ma santé. Mais je lui dis que tout va bien, que je viens juste renouveler mon traitement habituel, c'est tout.

En sortant de son bureau, je ne peux m'empêcher de m'arrêter à nouveau devant la photographie. Il y a quelqu'un dans la salle d'attente alors je ne peux pas m'attarder. Juste un petit coup d'œil vers ma maison, ma demeure, ma vie rouge brique de spectatrice. Juste un petit soupir devant ces rails qui rétrécissent vers un horizon lumineux plein de promesses.

Pourquoi ai-je les larmes aux yeux en sortant dans la rue ? Elle est jolie ma

maison. Elle est grande, bien entretenue, confortable. Je me souviens du coup de foudre que j'ai eu quand je l'ai visitée pour la première fois. C'était exactement la maison que je voulais. De grandes pièces hautes de plafond. Un beau jardin arboré. Une disposition symétrique : quatre pièces en bas, quatre pièces à l'étage. Une maison ancienne mais confortable, bourgeoise et agréable. La proximité de la voie ferrée a fait un peu hésiter Patrick mais la bonne isolation des fenêtres et le faible trafic nous ont rassurés. D'ailleurs nous avons eu raison, le bruit des trains est imperceptible et ne nous a jamais gênés. Bien sûr elle était chère, peut-être au-dessus de nos moyens. Mais on a fait quelques sacrifices et il ne nous reste plus, aujourd'hui, que quelques années pour rembourser l'emprunt.

C'est Patrick qui l'a dénichée. Un soir il est rentré de son travail et m'a annoncé qu'il était passé devant une jolie maison qui était à vendre. Il savait que je n'en pouvais plus de notre appartement de l'époque, trop petit avec nos deux enfants et trop bruyant avec des voisins insupportables. Nous avions déjà parlé d'acheter une maison. Dès qu'il m'a annoncé sa découverte, je l'ai obligé à ressortir pour m'emmenant la voir aussitôt. Je me souviens qu'il faisait presque nuit et que du trottoir on la voyait mal. Mais j'étais déjà conquise et quelques mois plus tard nous emménagions. Cette maison de brique rouge c'était celle du bonheur. Il y a 15 ans de cela...

Et aujourd'hui, cette photo me rend triste d'une façon inexplicable. Je ne comprends pas pourquoi je me sens déprimée tout à coup. Quand je suis arrivée pour ma consultation tout à l'heure, j'étais plutôt détendue. Enfin, détendue comme quelqu'un qui va chez le médecin. On a toujours peur qu'il nous trouve quelque chose. Je venais pour renouveler mon traitement pour le cholestérol. Je le prends depuis un ou deux ans. Mon médecin me l'a prescrit sans grande conviction. En tout cas, c'est l'impression qu'il m'a donnée. D'après une prise de sang, mon mauvais cholestérol était trop haut. Cela pouvait avoir de fâcheuses conséquences plus tard. Mais le bon docteur n'avait pas l'air de croire ce qu'il disait. Il me parlait de risques mais me donnait l'impression de penser à autre chose qui n'avait rien à voir avec ma santé.

C'est le seul médicament qu'il me prescrit alors je me dis que ce n'est pas très contraignant, qu'il vaut mieux prendre un petit médicament pour le mauvais cholestérol qu'avoir une maladie grave, que j'en connais d'autres moins chanceuses... Alors, en bonne patiente, je prends consciencieusement le traitement prescrit, comme une assurance pour ma santé.

La consultation s'est déroulée sans incident. On n'a pas dit grand-chose tous les deux. Il m'a demandé comment j'allais. J'ai dit que j'allais bien. Pas

spécialement pour lui faire plaisir mais parce que je n'avais pas envie de réfléchir à cette question. Il m'a pris la tension. 12/7. C'est bon. Il a vaguement écouté mon cœur. J'ai senti que c'était comme un réflexe. Son stéthoscope vissé dans les oreilles, il semblait ailleurs. Il m'a juste dit « c'est bon » pour la deuxième fois. Puis il m'a refait la même ordonnance pour trois mois. Je lui ai quand même demandé s'il fallait que je continue ce traitement toute ma vie. Il a paru agacé par ma question. « C'est mieux ». J'ai payé ma consultation. Je ne lui ai pas parlé de la photo.

Alors pourquoi maintenant, après cette consultation sans intérêt, suis-je comme cela, oppressée, mélancolique ? Pourquoi cette représentation de ma maison me rend-elle triste à ce point ? Je marche dans la rue avec cette image en tête. Ma maison de brique rouge au fond à gauche. Le chemin de fer vers l'infini du coucher de soleil. C'est plutôt une belle photo avec un ciel compliqué de nuages roses et bleus, avec des rails métalliques qui brillent dans la pénombre. S'il n'y avait pas ma maison, je pense que cette image me ferait un effet positif. Elle donne l'idée du départ vers un infini lumineux, un espoir de changement. Mais voilà, elle est là, bien plantée sur ses quatre murs. Immobile, elle regarde passer les trains. Et cette image me colle le bourdon ; me colle au sens propre, au sens poisseux, au sens d'une poix épaisse et lourde engluant ma peau.

Maintenant, je suis en bas de ma rue et je la vois en vrai ma maison. C'est la même que celle de la photo et pourtant elle est un peu différente. Sous cet angle, je n'arrive pas à savoir si elle est plus triste ou seulement plus imposante. Mais l'oppression ne me quitte pas. Je ralentis. Je m'arrête un instant en la regardant de loin. Je me souviens des premiers mois.

On venait d'emménager. J'étais excitée. La décoration à faire, les meubles à choisir, quelques travaux à prévoir. Patrick qui me laissait faire et m'encourageait.

Alors je m'imagine à cette époque. Je sors de chez le médecin. Je viens de voir la photo dans sa salle d'attente. Je rentre à la maison et Patrick est dans le salon. Il se retourne et me sourit.

« Qu'est-ce que tu as ? Tu sembles heureuse. Non, plutôt amusée. Tu sembles amusée.

— Je le suis. J'ai vu quelque chose chez le docteur qui m'a surprise.

— C'était quoi ?

— Ah ah ! Devine !

— Tu as rencontré quelqu'un d'amusant ? Tu as croisé dans la salle d'attente quelqu'un qu'on connaît ? Non. Tu as vu éléphant-man. Un type monstrueux,